

Rencontre

Par [Marie Piquemal](#)

Publié le 29/08/2025 à 6h00 sur [liberation.fr](#)

«Pour moi, penser passe par la main» : Marie-Dominique Pot, une vie de correspondance en toutes lettres

Amie de jeunesse, monitrice de colo, grand amour... Recluse dans son HLM de Loire-Atlantique depuis quarante ans, la septuagénaire, qui vit à travers les relations épistolaires, a compté jusqu'à 200 correspondants réguliers. Un véritable trésor de poésie dans lequel «Libé» a plongé.



Marie-Dominique Pot dans son appartement, à Vertou (Loire-Atlantique), le 23 mai 2025. (Theophile Trossat/Libération)

Un temps, elle habitait rue des Violettes. Une adresse délicieuse pour le dos des enveloppes. Qu'elle scotche toujours, la base. Marie-Dominique Pot adore le courrier. Son appartement en est rempli, du sol au plafond. Les jours de petite forme, elle écrit sept lettres. Une dizaine en rythme de croisière, dimanche compris. A la grande époque, elle comptait 200 correspondants réguliers, variant au fil des rencontres. Enfin, plus ou moins. Il y a des enracinés. Danielle par exemple, ancienne monitrice de colo. C'est à se demander si ensemble, elles ne détiennent pas un record de longévité : soixante-douze ans de correspondance ! A 90 ans passés, Danielle commence quand même à flancher, ses courriers se font plus rares.

Marie-Dominique Pot, 79 ans, écrit *«comme elle respire»*, surtout la nuit. *«Je voudrais répondre à ce que vous dites, mais j'écris à la lumière électrique et votre encre jaune [un feutre traînant au journal, ndlr] n'apparaît pas avec ce type de lumière. Il faut que j'attende que le jour se lève ! C'est amusant.»* A ce moment-là de l'histoire, nous pensions naïvement caler un rendez-vous par lettre interposée. Et puis bon, au deuxième courrier arrivant une fois les propositions de dates passées... *«J'ai reçu votre lettre du 17, ce matin, le 25 (à cheval, le courrier irait plus vite !) Oui, bien sûr, venez.»*

Les cheveux empaquetés dans une pince, elle accueille à pas délicat dans un trois-pièces de la banlieue nantaise, à Vertou (Loire-Atlantique). Mme Pot est aux avant-postes pour jauger la déliquescence du service public. Il lui arrive de s'envoyer des courriers à elle-même, pour mesurer l'étendue de la cata : *«Huit jours ! Huit jours, vous imaginez ?»* Les enveloppes qui atterrissent chez la voisine quand ce n'est pas à l'autre bout de la ville et les colis perdus la minent à petit feu. *«Le courrier est si maltraité. Ils veulent le supprimer, ce n'est qu'une question de temps.»* Son regard vise le sol. *«Je ne sais pas comment je vais continuer à vivre.»* Ce ne sont pas des mots en l'air.

Un stylo-bille bon marché et jamais de brouillon

«Toutes mes histoires ont commencé par une lettre.» Ses yeux guident vers les murs de son HLM, recouverts d'étagères de pochettes colorées. Ambiance orangé-rouge dans le salon ; dégradé de bleus dans la chambre. Toutes renferment des échanges épistolaires, classés par expéditeur. *«Je garde les importants, les écrits intimes.»* Sur la rangée en haut à gauche, Cathy, une amie de jeunesse qui a un petit moral aux dernières nouvelles : *«Celle que tu connaissais est morte. Ne m'écris plus.»* Ses courriers, tamponnés de Nanterre de la fin des années 1960, restent un trésor de poésie : *«Une brume à vous emmailloter confortablement ce matin. J'ai une envie folle d'aller à Paris, de manger des marrons chauds et de visiter toutes les expositions actuelles. Pour tout cela, je suis seule [...]. Arrêtée par ma solitude et mes jupes trop courtes.»* A mesure que le temps avance, Mme Pot s'interroge sur le devenir de ses lettres. Pourvu que ses frères et sœurs ne jettent pas tout à la poubelle... Chaque pochette comporte la mention «à donner» ou «à brûler», en fonction des volontés de ses correspondants. Les lettres, considère-t-elle, appartiennent à ceux qui les rédigent.

De métier, Marie-Dominique Pot était sociologue des couleurs. Son sujet de thèse : les usages sociaux de la couleur à l'usine, récompensé par le prix de la thèse de la ville de Nantes en 1985. (Theophile Trossat/Libération)

Les échanges épistolaires ont une saveur exquise, à l'en croire. Des qualités que rien n'égale, surtout pas les messageries instantanées. *«Jamais de la vie j'irai confier quoi que ce soit d'intime sur Messenger. Le courrier est confidentiel. Personne n'a le droit de l'ouvrir à votre place. Chaque relation est unique et secrète.»* Ce n'est pas une fétichiste des stylos, un stylo-bille bon marché fait l'affaire. *«La lettre met physiquement à distance. Ecrire, c'est imaginer la personne.»* Jamais de brouillon, la spontanéité donne le goût.

Un temps, elle avait une tablette, qui lui servait notamment pour les messages utiles, les commandes ou les factures. Mais elle a rendu l'âme il y a trois mois et la remplacer n'est pas prévu. *«Trop cher et on y passe trop de temps.»* Et puis, *«la mécanique informatique me freine. Pour moi, penser passe par la main»*. Pas de téléphone portable bien évidemment, et son fixe est vieux comme Matusalem.

«Une rupture brutale, implacable, sans ménagement»

Les lettres sont sa porte ouverte sur l'extérieur. Les livres aussi, avec un rythme de lecture d'un par jour. Elle relit régulièrement les 2 000 ouvrages de sa bibliothèque. *Anna, soror...* de Marguerite Yourcenar fait partie de ses chouchous. Elle s'évade ainsi, depuis que sa vie a pris un tournant abrupt à 40 ans. Un amour fou qu'elle peine à décrire. Il s'appelait Serge. Elle ne veut pas que l'on mentionne son nom : aujourd'hui décédé, il avait une certaine notoriété et n'aurait pas aimé qu'elle raconte leur histoire. Un temps dans un cabinet ministériel, il avait des fonctions religieuses et passait parfois sur les ondes de France Culture. *«Cet homme du monde qui vous tient les portes, d'un beau costume, un petit pull bleu assorti à ses yeux – des yeux rares, bleus foncés. Un homme avec une culture si vaste et un langage si raffiné»*, de vingt ans son aîné. L'histoire d'un amour impossible, d'une puissance dévastatrice. Un amour non charnel, seules leurs mains s'effleurent sur les quais de Seine. *«Je ne voulais pas le retirer du sens de sa vie religieuse. C'est comme un très beau caillou dans l'eau. Si on le ramasse, il n'y a plus rien.»*

Depuis son fauteuil en osier, elle pivote vers les lettres de Serge, rangées à hauteur de bras. Elle les relit parfois, bien qu'elle les connaisse par cœur. Durant trois ans, ils s'appellent chaque soir, lui chuchotant dans le combiné de peur d'être entendu. Jusqu'au jour où, sans préavis, il coupe tout lien. Quarante ans se sont écoulés, sa voix tremble encore de le raconter. *«Une rupture brutale, implacable, sans ménagement.»* Par lettre glacée et impersonnelle – la même envoyée à son entourage pour annoncer se retirer de la vie sociale. *«C'est de grand amour qu'il s'agissait, celui dont on ne sort pas indemne.»* Elle apprendra sa mort vingt-cinq ans plus tard via une recherche sur Internet, il souffrait d'une maladie apparentée à Alzheimer.

Dans les jours suivant sa dernière lettre, ses os se brisent en posant le pied au sol. Elle ne s'est pourtant pas cognée, elle n'a pas fait de faux mouvement. Quand elle retente de se lever des semaines après, à nouveau, la douleur l'irradie. Des fêlures au pied encore. Marie-Dominique Pot est clouée au lit pendant des mois voire des années. Les médecins mettront dix ans à poser un diagnostic : *«C'est comme si les os étaient percés par des trous d'épingle. D'appuyer un peu fort sur le sol suffit à les briser.»* Sa vie prend dès lors l'allure d'un ermite.

Le monde parallèle de l'art postal

La solitude n'est pas le plus difficile, être seule est pour elle un besoin vital. Mais les longues marches sur les sentiers côtiers de Bretagne, où elle partait en vacances, lui manquent. A de rares occasions, ses amis voiturés l'éloignent de son HLM. Son kiné, venant à domicile, est préposé aux lettres à poster ; pendant ses congés, les infirmières prennent le relais. L'écriture est sa bouée d'aussi loin qu'elle se souvienne. *«A 7 ans, j'étais déjà chargée de la correspondance de la famille, on disait que j'avais une belle écriture.»* Les jours de fête, elle suivait son père dans sa tournée de facteur dans l'Anjou – 40 kilomètres quotidiens, le vent souvent de face. Toujours en côte. *«Il mettait des couches de journaux sous ses vêtements pour couper le froid.»* A cette époque, les facteurs étaient assermentés, s'engageant sur l'honneur à ne rien révéler des confidences de paillasson ou couchés sur papier. Sa mère, Fernande (elle détestait son prénom), a brûlé toutes leurs lettres d'amour peu de temps avant de mourir.

En papotant, Mme Pot conduit dans un monde parallèle. Celui de l'art postal et de ses amoureux inventifs – plusieurs centaines à la grande époque – des enveloppes embaumées, peinturlurées, collées, plumées... Tout est permis à condition de ne pas blesser le facteur. Elle, par exemple, adore coudre le papier – *«les points sont une forme d'écriture et ça ne se défait pas. La couture, c'est du lien»*. Avec des effets de bords : neuf machines à coudre cramées en vingt-cinq ans, quand même. Et elle ne saurait dire combien de fers à repasser y sont passés. Les détritiques sont son terrain créatif préféré. Mention spéciale pour le papier argenté des paquets de café, elle fait des merveilles avec. Les poils de la brosse à dos du bain, aussi, en réemploi type «broussaille sur enveloppe». Elle détourne, compose, expose parfois.

De métier, Marie-Dominique Pot était sociologue des couleurs. Son sujet de thèse : les usages sociaux de la couleur à l'usine, récompensé par le prix de la thèse de la ville de Nantes en 1985. Du temps où elle pouvait marcher, elle trottait de Pau à Monaco pour tenir des conférences. Elle fait sourire quand elle raconte la galère à l'époque pour convaincre son directeur de thèse, puis obtenir le laissez-passer dans l'usine de fabrication des sous-marins nucléaires. L'officier de sécurité y voyait une parfaite espionne pour l'URSS. Elle scrutait la moindre tache de couleur. Au début de l'usine, tout était d'un blanc immaculé dans les ateliers, appelés d'ailleurs «sanctuaires», et *«incolores comme à l'hôpital»*. *«Dans les représentations, le blanc semble être la couleur qui dénonce le sale, contrairement au gris qui l'absorbe»*, écrit-elle. Au fil du temps, à mesure que l'activité se banalise, la couleur s'invite. D'abord par petites touches. Puis des murs entiers. La sociologue est formelle : les exigences de sécurité ont fléchi au même moment.

Courrier collector

Dans la vie de Marie-Dominique Pot, il y a aussi cet épisode de 1996. La voilà convoquée devant le responsable du bureau de poste de Vertou, sa commune. Ne pouvant sortir de chez elle, elle téléphone. *«L'entretien se passe plutôt mal. Mme Pot se voit pratiquement accusée de faire des faux timbres, on lui indique que la Poste veut “retrouver le faussaire”»*, expose le médiateur de la Poste dans un premier courrier. Parmi ses correspondants, Marie-Dominique Pot compte des artistes timbres, qui adorent en inventer. A la frontière de la légalité, le timbre étant un impôt. La plupart du temps, les agents n'y voient que du feu. Mais manque de bol, cette fois-là, le receveur tique. Branle-bas de combat. Une procédure existe : *«Si et seulement si le destinataire accepte de donner le nom et l'adresse de l'expéditeur, on lui remet la lettre.»* Mme Pot tient tête. Hors de question de balancer.

L'affaire grimpe jusqu'à Paris, le président du groupe en copie : *«La “philoutélie” [jeu de mots entre filouterie et philatélie, l'art de collectionner les timbres, utilisé par Marie-Dominique Pot] est un jeu genre gendarme et voleur ou chat et souris. Il s'agit d'abord de créer un timbre contrefait, ensuite de la faire admettre comme un vrai timbre, le cachet de la Poste faisant foi. L'objet gagnant prend de la valeur dans tous les sens du mot, parce qu'il est gagnant et pas seulement parce qu'il est beau. L'artiste, comme ailleurs certains sportifs, prend un risque. Et si la Poste arrête de faire le chat, le jeu perd beaucoup de son intérêt.»* Ce courrier de trois pages du médiateur est collector. *«Mme Pot, avance-t-il, est une amie du courrier dont elle fait un usage intensif et original. Une brouille avec la Poste serait d'autant plus regrettable que Mme Pot est un défenseur actif de l'écriture, de son expédition et... de sa distribution.»* L'affaire s'est bien terminée, le courrier remis fissa à sa destinataire. Surtout quand la direction s'est rendu compte que les œuvres dudit faussaire (seize ans de pratique à l'époque, et plus de 400 faux timbres à son actif) étaient exposées au musée de la Poste. Elle en rit encore.